

CONGRES DE BARCELONE 1992

(Texte revu et complété le 15 04 1992)

Guy VINCENT, UNIVERSITE LYON II

JEU, SPORT ET SOCIALISATION DANS LA JOUTE LYONNAISE

De 1979 à 1981 nous avons réalisé en collaboration avec Jean CAMY un ensemble de recherches à caractère historique et ethnologique sur les transformations des jeux et des fêtes, depuis un siècle, dans une petite ville du sud lyonnais, Givors. L'accent avait été mis sur le problème des identités culturelles, plus précisément sur les processus d'identification par lesquels les groupes et la société locale se définissent et se redéfinissent sans cesse. Dans cette société, l'une des variantes du jeu traditionnel appelé joute nautique tenait une grande place et servait volontiers d'emblème. Mais il était en train de devenir -ou de se prétendre moyennant quelques transformations- un sport au sens moderne du terme.

Aujourd'hui, c'est à dire dix années après ces premières recherches, le terrain peut être utilement "revisité". La joute est en effet toujours un enjeu important, et la Maison du Rhône, un nouvel équipement culturel créé par la municipalité, lui a consacré un colloque, où habitants et spécialistes ont scruté son passé et son avenir, décidément liés à celui de la ville.

Notre propos, ici, est simplement de reprendre et de compléter ces recherches récentes et actuelles d'un double point de vue : la socialisation par la joute, les effets plus ou moins attendus d'un jeu traditionnel quant à la perpétuation (et donc à la transmission) d'un certain nombre de valeurs et, mieux encore, de manières d'être. Dans l'attachement de divers groupes sociaux à ce jeu, on peut voir -c'est une hypothèse- le refus de sacrifier entièrement aux valeurs sportives modernes et la recherche d'un compromis.

N.B. -Nous employons le terme général de socialisation pour plusieurs raisons. D'une part la distinction entre éducation formelle et éducation informelle est souvent difficile, et en français le terme éducation est fortement connoté par les termes "scolaire", "pédagogie", etc...D'autre part, avec des historiens comme Roger

Chartier, c'est le concept de "formes de socialisation" qui nous a paru le plus opératoire pour penser les changements dans ce que l'on appelle couramment l'éducation en relation avec les autres changements (en particulier politiques) dans une société. Enfin et surtout, la question du rapport des jeunes à la joute (à laquelle renverrait pour beaucoup le mot "éducation") est une question certes très importante, mais dérivée.

-Le dictionnaire Larousse en 2 volumes, édition de 1969, indiquait au mot "Joute":

"Combat courtois à cheval, d'homme à homme, avec la lance.

Fig. Lutte spectaculaire : joute oratoire.

Joute nautique, joute lyonnaise : divertissement où deux hommes, debout chacun sur l'arrière d'une barque, cherchent à se faire tomber à l'eau en se poussant avec une longue perche."

Les joutes nautiques étant attestées dans toute l'Europe à partir du XIV^e siècle (et antérieurement en Italie), on ne sait pourquoi le célèbre dictionnaire fait particulièrement mention de la joute lyonnaise. Est-ce parcequ'elle n'est pas, dans cette région, entièrement folklorisée? Et que plus qu'un divertissement de mariniers, elle est un véritable jeu intégré à la fête, avec toute la richesse de significations qui est celle de la fête dans la société traditionnelle.

Pour appréhender les fonctions socialisatrices de la joute à Givors, il faut voir précisément à quels aspects de la société locale elle est étroitement liée. Givors était une ville industrielle dès le XVIII^e siècle, mais elle est aussi une ville des bords du Rhône : les métiers de l'eau et toutes les activités liées au fleuve y tenaient donc une place importante. De plus, les crues du fleuve, aujourd'hui encore difficilement endigué, marquent la mémoire collective et l'ensemble des comportements. L'une des plus importantes associations est la Société de Sauvetage, qui intervient aux cotés des pompiers lors des inondations; fondée en 1886, elle s'appelle dès le départ "Société de sauvetage et de joute", et se donne pour objectifs "d'organiser des fêtes nautiques et de porter secours partout où quelque danger serait signalé". Si l'on ajoute que ce sont les mêmes barques qui servent dans les deux cas, les mêmes hommes qui joutent et qui sauvent, on voit que l'on est très loin du simple divertissement de mariniers.

La consultation des archives municipales et départementales, les entretiens avec les habitants de longue date, permettent de préciser à quelles fêtes le jeu était intégré.

Dans la région lyonnaise comme ailleurs en Europe, la joute de mariniers, avec d'autres jeux d'eau, fut autrefois donnée en spectacle lors de grandes fêtes princières (ainsi à Lyon en 1548 pour l'entrée royale de Catherine de Médicis et d'Henri II), puis de

fêtes publiques organisées par des Villes. Elle fait aussi partie, çà et là, des grandes fêtes du calendrier traditionnel (Carnaval, Pentecôte,...).

Mais dans une petite ville comme Givors, au XIXème et encore au XXème siècle, le lien entre joute et fête est le plus fort au moment de la fête patronale (la fête du Saint-patron) que l'on appelle ici la "vogue". Selon les givordins, sa forme traditionnelle, et pour ainsi dire pleine, a persisté jusque dans les années 1950. Moment important de l'année, rompant avec la monotonie quotidienne, elle comporte réunions de familles, banquets, libations, défilés, musique, bals, jeux... Elle tend à présenter les caractéristiques essentielles (du point de vue sociologique) de la fête : rupture, transgression, mais aussi réaffirmation des valeurs fondamentales du groupe (ou des groupes).

On comprend ainsi la place que tient la joute-jeu (on examinera plus loin la joute devenant sport) dans les processus de socialisation. Et l'on peut détailler les valeurs et significations dont elle pouvait être investie.

On pourrait être tenté de voir dans la joute d'abord une exaltation de la force, conformément à une vision courante, mais sans doute ethnocentrique, de la culture populaire. Dans ce jeu qui consiste à pousser à l'eau l'adversaire au moment où les deux barques se croisent, deux facteurs sont essentiels : la vitesse de l'embarcation, assurée par des rameurs aux bras puissants (à Givors il s'agissait souvent d'ouvriers des fonderies), et le poids du jouteur. La célébration des jouteurs illustres, dont les noms, les surnoms (Epervier-le-mâle, Naquin l'invincible, ...) et les exploits légendaires se sont transmis au moins jusqu'aux années 80, était bien celle de leur force extraordinaire. Mais cette force symbolisait une vertu qu'un adage ("Givors, pays des hommes forts") attribuait au groupe tout entier. Et surtout, contrairement à la vision qu'a de la joute quelqu'un qui lui est "étranger", tout givordin savait bien et avait même souvent éprouvé que l'essentiel n'était pas de renverser l'adversaire mais de résister à sa poussée. Et l'un des héros les plus volontiers évoqués était Jean-Marie Jou, dont la légende était faite de deux éléments complémentaires. Il jonglait, à la tête du défilé des vogueurs, avec une massue de quarante kilos. Il était mort (en 1848) éventré, en recevant dans ses bras un ouvrier qui chutait d'un échafaudage. Dans cette symbolique complexe (arrêter la chute au lieu de la provoquer, résister, opposer sa force d'homme à celle de la nature et de l'adversité, mourir en sauvant,...), les caractéristiques physiques du héros prennent donc leur sens. Ce n'est pas la force pure qui est célébrée, mais son usage, et par là même un certain style d'existence. Dans la capacité de résister, le dévouement, la solidarité, nous reconnaissons quelques unes des

valeurs caractéristiques des cultures populaires, telles qu'elles ont subsisté, mais dans certaines conditions et non sans se transformer, jusqu'à nos jours.

Intégrée aux multiples mises en scènes de la fête et aux récits "mythiques" constitutifs de la tradition, le jeu de la joute, pendant la période où nous avons pu l'étudier, c'est à dire de 1850 à 1950- n'est plus le divertissement d'une corporation ou d'une catégorie professionnelle offert parfois en spectacle aux populations par les détenteurs du pouvoir. Elle tient une place centrale dans la socialisation, c'est-à-dire dans les processus par lesquels le groupe se constitue sans cesse en réaffirmant sa manière propre d'exister.

Cela n'exclue pas, bien au contraire, des processus où la coercition, l'action pédagogique ont leur place. A partir du moment où elle se constitue, la Société de Joutes crée une identité de joueur -qui n'est pas une identité professionnelle, ni encore une identité sportive- et elle impose des règles. Entrer à la Société, c'est d'une certaine façon être intégré à une élite : on peut ne pas être fils de joueur et l'appartenance sociale ou politique ne semble pas jouer de rôle, mais il faut être "parrainé" par un membre de la société. Les dirigeants de celle-ci ont toujours été des gens dont l'autorité pouvait s'imposer non seulement aux membres, mais aux détenteurs de pouvoirs dans la cité (l'organisation des fêtes, pour s'en tenir à ce seul point, a toujours été un souci pour les pouvoirs municipaux). Ces dirigeants disposent d'un certain nombre de sanctions contre les membres. Car la Société traduit l'idéal du joueur -et, nous l'avons vu, du sauveteur- en une série de devoirs : il faut participer avec sérieux aux rencontres de joutes, mais aussi à toutes les tâches annexes qu'elles impliquent, il faut entretenir le matériel, il faut répondre aux appels et convocations notamment en période d'inondation, etc. Les procès-verbaux des réunions de la Société mentionnent les amendes, parfois relativement lourdes, que doivent payer ceux dont le dévouement a été défaillant.

Dans les années 80, cette discipline était quelque peu assouplie, notamment à l'égard des jeunes : l'obligation de participer au banquet annuel (réunissant tous les membres, à commencer par les prestigieux "anciens") était tempérée par la remise de coupes aux vainqueurs de rencontres, et par la permission de quitter le bal clôturant le banquet vers minuit pour "aller en boîte"(=dancing).

On voit cependant que l'imposition du devoir n'est pas séparée de la transmission des idéaux, que ceux-ci sont incarnés dans des personnes, et que nous sommes ici très près de l'ancienne forme de socialisation, où "apprendre" se fait par "ouï-dire", "voir-faire" et "faire comme".

Etant très étroitement liée à un contexte social, économique et culturel, la joute telle que nous venons de la décrire ne pouvait que très difficilement résister aux transformations de ce contexte. L'étonnant est même que, à Givors et dans quelques autres villes de France, elle n'ait pas totalement disparu. S'il en est ainsi, c'est que l'on a tenté d'en faire un "sport", de l'intégrer au "système des sports". Mais il a fallu pour cela lui donner une nouvelle forme. Sous le même nom, n'avons-nous pas affaire dès lors à une autre pratique? La question du passage des jeux aux sports ayant été traitée par les historiens et sociologues du sport, nous centrerons ici notre propos sur la crise dans la socialisation que connaît une société locale lors de l'un de ces passages.

Givors a connu, il y a plus de vingt ans, une désaffection à l'égard de la joute : difficultés pour recruter des jeunes, qui préféreraient des pratiques sportives comme le rugby ou le water-polo, difficultés pour réunir un public lors des rencontres. Ce fut la Société de joutes elle-même qui participa à l'organisation du sport-joute, sport national comme les autres, avec une Fédération, un Championnat, une Coupe. Elle s'efforça d'associer la joute à d'autres pratiques sportives aquatiques (natation, water-polo...), notamment par la proximité spatiale de la piscine et du bassin de joutes (on ne joute plus, à Givors, sur le Rhône) et par l'organisation du calendrier (on peut jouter l'été et pratiquer d'autres sports l'hiver). Mais les significations et valeurs associées à cette nouvelle pratique ont changé par rapport au jeu ancien. A la règle traditionnelle s'est substitué un règlement; à l'ancien ethos, la rationalité de l'entraînement. Le calendrier sportif est dissocié de celui des fêtes, qui elles-mêmes ont disparu, du moins dans leurs formes anciennes. Il en résulte que le jouteur nouveau n'a plus le même rapport avec un public qui reste clairsemé, sans doute parce que ce "sport" est moins spectaculaire que d'autres.

On comprend dès lors pourquoi les dirigeants de la Société de Joutes et des responsables municipaux aient cherché une sorte de compromis entre l'ancien et le nouveau, plutôt que d'appliquer intégralement le slogan qui était pourtant le leur à la fin des années 70 : "la joute, un sport à part entière". A côté des rencontres de championnat, sont organisés des tournois "de la plus belle passe", où l'efficacité s'efface au profit de qualités esthétiques et morales. Surtout si c'est un jour de fête, on espère ainsi retrouver le public traditionnel : celui qui a gardé la mémoire de la joute. Autrement dit, non pas le public sportif délocalisé, mais celui défini par une mémoire collective particulière, dont les cadres, pour parler comme Halbwachs, sont le fleuve, les rues et les maisons inondées, les noms de ceux qui ont lutté contre le malheur. Public, ou plutôt groupe, s'identifiant lui-même par une symbolique qui trouve une sorte de condensé dans la joute.

On ne s'étonnera donc pas (et nous concluerons sur cette note d'histoire"immédiate") que les responsables des politiques sportive et culturelle de la ville aient, au cours d'un Colloque qui s'est tenu à Givors fin 1991, accueilli favorablement la suggestion qui leur était faite par les spécialistes d'intégrer la joute à des spectacles faits de divers jeux nautiques, utilisant des engins modernes comme le scooter...

BIBLIOGRAPHIE

"Processus d'identification et de différenciation culturelles autour des joutes et du rock à Givors", TERRAIN, N°5, Octobre 1985, p.70

CAMY J., VINCENT G., "Fêtes et identité locale à Givors", SIOLOGIE DU SUD-EST, N° 41-44, 1984-1985, P. 359-375.

Colloque "Histoire et devenir des joutes nautiques", organisé par la Maison du Rhône à Givors le 30 Novembre 1991 (Actes à paraître).

SUMMARY

This paper examines the case of "joute nautique" -a traditional game, becoming a sport- in a little town on Rhône river. The point is sporting activity as a fulcrum for socialisation. From 1850 to 1950s, this game is closely linked to the culture of local groups. It is an important part of feasts and serves to these groups to construct their identity. Its symbolism sums up, magnifies and transmits a way of life. When social, cultural and economic conditions change, there are less and less practitioners and public. In France, an attempt is made to transform the game in a "sport", with "Championnat" and Cup. But then, the new form of practice transmits only the values of internationalized sport, and the ancient form of socialization is lost. So, nowadays, an attempt is made to reanimate the game, by integrating it, with modern games, in nautic feasts.